



Albert Cossery : la révolte et le dénuement

*Il ne faut jamais se couper de l'humanité,
car on risque dans l'éloignement
de lui trouver des circonstances atténuantes.*

Albert Cossery, auteur francophone d'origine égyptienne, a 93 ans. Il habite à Paris, dans une chambre d'hôtel qu'il occupe, paraît-il, depuis des décennies. Frappé d'aphasie, il ne communique plus qu'au moyen de messages griffonnés... Son œuvre, rééditée intégralement fin 2005 chez Joëlle Losfeld, se compose d'un recueil de nouvelles et de sept romans. Une voix rare, qui a su cultiver l'art de se faire attendre, sans pourtant jamais se départir d'une profonde cohésion. En effet, entre *Les Hommes oubliés de Dieu* (1941) et *Les Couleurs de l'infamie* (1995), il semble que peu de choses aient changé ici-bas ; que la crapule soit bien à sa place, c'est-à-dire au pouvoir ; que, malgré les soi-disant avancées du progrès, l'homme demeure un loup pour l'homme.

Un auteur libertaire donc dans sa fibre la plus intime, qui a assumé les exigences induites par son rejet viscéral de la logique marchande et, plus encore, de l'impératif du travail. Cossery s'est maintenu à distance pour évoluer en funambule sur le fil tendu de l'écriture, en équilibre entre révolte et ascèse. Quels personnages met-il en scène ? Principalement les avatars de son propre moi, dont il accentue les traits afin de forger des entités autonomes et consistantes. Des fainéants, des lubriques, des invertis, des combinards, des corrupteurs, des prostituées, des terroristes, des saltimbanques. Des dandys en loques et des nantis amoureux. Un microcosme fourmillant de complots, grouillant d'envies mesquines, s'entre-dévotant d'amour, de jalousie ou de haine. Tout Balzac, tapi dans la maison en ruine du propriétaire Si Khalil, au fond de la sordide venelle des Sept Filles. Bref, l'humanité.

Dans cette faune, le mensonge est roi ; la trahison, monnaie courante. Ainsi le fils prodigue berne-t-il son père, saigné aux quatre veines, en s'inventant des qualifications d'ingénieur. Le bout de papier, parfaitement faux, qui en témoigne est dès lors respectueusement encadré et offert à l'admiration de tous. Sans remords, puisque « rechercher les diplômés d'une société aussi pourrie, c'est avoir soi-même une âme vile ». Et on ne négocie pas avec l'âme. L'aristocratie des créatures de Cossery tient dans cette subtile alchimie sociale : de la misère naît une noblesse intérieure et du dénuement, une sainteté louche.

Voilà qui est éminemment subversif, mais c'est là que Cossery veut en venir. Son seul ennemi n'est autre que l'engeance qui prétend nous régenter et qui devra sentir tôt ou tard sa douleur. Certes, il y a la violence... « Nous ne devons pas mépriser ceux qui prennent l'initiative de commencer l'holocauste avec leurs faibles moyens. La moindre petite bombe qui éclate quelque part devrait nous réjouir, car le bruit qu'elle fait en explosant, fût-il à peine audible, dissimule le rire d'un ami lointain. » Mais la révolution, même si elle désirée, appelée de tous les vœux, est une affaire de lève-tôt. Reste l'arme suprême, la dérision : quoi de plus efficace, pour discréditer les puissants, que de retourner à leur désavantage le discours qui est censé les grandir ? Composer l'éloge dithyrambique d'un Gouverneur, notoirement incompetent, constitue déjà une offense ; placarder un tel texte dans la ville, en laissant croire que cette brillante idée émane du dirigeant, revient à perpétrer le pire des attentats. L'ironie et la vérité ne font décidément pas bon ménage avec les campagnes électorales.

Chacun de ses livres est une variation et une amplification du « Souviens-toi de te méfier », face à la menace croissante qui pèse sur notre dignité. Cossery n'est en rien dupe des solidarités hypocrites de notre époque. De ses ambitions démesurées et de l'aspect particulièrement insidieux que peuvent revêtir ses pillages. L'expansion économique ? Un « jargon baroque de technocrates occidentaux » : « Sous cette formule sorcière, les anciens colonialistes s'efforçaient de perpétuer leurs rapines, en introduisant leur psychose de consommation chez des peuples sains qui n'avaient nul besoin de posséder une automobile pour attester de leur présence sur terre ». Cossery, ou l'intransigeance même. Et servie par quel style ! Net, tranchant, précis. Lumineux. Une prose d'orfèvre, qui cisèle une phrase par jour et met peut-être dix ans à parachever une histoire, mais pour toucher à l'essentiel.

Chronologiquement ou dans le désordre, en une vie ou en un mois, il faut explorer chaque recoin de cet univers condensé, qui recèle les contradictions, les tragédies et les ridicules du nôtre. Il faut côtoyer, dans les cafés où l'on refait le monde ou au détour de quelque coupe-gorge, cette galerie de princes, de fous et de chiens. Car « les salauds sont le sel de la terre ».

Frédéric SAENEN